

Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation
Herausgeber: Société jurassienne d'émulation
Band: 65 (1961)

Artikel: Chronique littéraire
Autor: Beuchat, Charles
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-549909>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Au seuil de cette rubrique littéraire, un devoir émouvant invite le chroniqueur à rendre d'abord hommage à Jules-Jérémie Rochat. Durant plus de vingt années, ce Vaudois devenu l'un des nôtres a consacré des heures de lecture, puis des pages riches de compréhension aux œuvres des Jurassiens. Il s'était tellement identifié à notre caractère et il savait tellement combien nos auteurs ont besoin d'encouragement dans leur demi-solitude, eux qui se voient privés d'un grand centre et d'une université propre, et coincés, pour ainsi dire, entre la France et une Suisse romande en perpétuel devenir, qu'il préfère pécher par générosité plutôt que par une sévérité toujours facile. Qu'on ne s'y trompe pas cependant ! Sous son air bon enfant et derrière ce sourire si sympathique et quasi timide, Jules-Jérémie Rochat cachait un bel esprit d'analyste et un beau sens de la synthèse. D'instinct, il allait à la page la meilleure et il exprimait alors son enthousiasme en des termes discrets mais définitifs. Il n'a pas eu à découvrir de génie et, parfois, de peur de blesser peut-être des susceptibilités excessives (et nous savons que les plus susceptibles ne sont pas les plus géniaux), il n'a pas assez appuyé sur la grandeur d'un écrivain en comparaison d'autres qui ne le valaient pas. Du moins, il s'est toujours gardé d'une erreur massive et d'une injustice flagrante. Ni Clarisse Francillon, ni Werner Renfer, ni Lucien Marsaux n'ont eu à se plaindre de lui, et cela en un temps neutre encore à l'égard de ces auteurs. Encourager, surtout ne pas décourager, mais demeurer exigeant quand même et ne pas contribuer à ridiculiser une littérature régionale par des confusions et des louanges outrées, n'est-ce pas là le bel idéal que doit se proposer le chroniqueur d'une revue comme celle-ci ? Jules-Jérémie Rochat a été fidèle à cet idéal, et digne de lui : que ce juste honneur lui soit rendu !

* * *

Toutes les années possèdent leurs moissons, mais toutes n'enengrangent pas récolte de même quantité et de même qualité. Le grain de 1961,

au pays jurassien, a rempli nos greniers sans les faire déborder : il est de la bonne sorte.

* * *

Mme Clarisse Francillon est une romancière habile, mais très douée. Depuis quelque vingt ans, elle publie chaque année, ou presque, son roman ou son recueil de contes. C'est toujours de la Clarisse Francillon et c'est toujours bien. Pourtant, l'écrivain a évolué dans la forme et dans les idées. L'habileté supplée parfois à l'authentique, semble-t-il, ce qui permet à l'auteur de paraître toujours nouvelle, toujours à la page. Faut-il regretter l'élan des premiers volumes ? Il nous souvient, à titre d'exemple, de la magie des *Nuits sans fête*. Naturellement, comme si elle n'avait qu'à s'abandonner à son tempérament de Jurassienne rêveuse, repliée sur elle-même, Clarisse Francillon évoquait de petites scènes poétiques, des demi-teintes, des atmosphères. Le style chantait, tout bas, en sourdine, et l'effet était ravissant. La forme valait en elle-même, indépendamment du fond riche, d'une véritable authenticité.

Au contact de Paris et, plus encore, de notre Suisse romande toujours à l'affût de la nouveauté par peur de faire vieux jeu, provincial, Clarisse Francillon s'est portée à la pointe de la mode. Nous avons lu, aux jours fastes de l'existentialisme, une œuvre assez crue, dans laquelle le style sacrifiait au simultanésisme, alors le dernier cri du progrès. Femme, l'auteur y traitait les hommes en femme, ce qui revient à dire que ces hommes-là (même Colette n'a pas échappé à la règle) pèchent par faiblesse de caractère et manque d'esprit de suite. Les femmes, elles, sont de première force. Dans la *Lettre*, Clarisse Francillon a soulevé le problème des amours peu ordinaires (ou trop), du moins selon la morale bourgeoise. Audace ou timidité, peu importe ! Clarisse Francillon s'est accoutumée, peu à peu, à un réalisme du détail qui possède sa valeur intrinsèque. Petits dialogues prestes et sans prétention, description rapide d'un paysage, présentation non moins rapide d'un personnage, par petites touches, la méthode permet d'approfondir lentement un sujet et d'arriver à une sorte d'émotion latente, diffuse, l'émotion de la vie de tous les jours.

Ce nouveau procédé devait amener Clarisse Francillon au seuil du néo-réalisme. Elle n'a eu qu'à l'exagérer quelque peu, qu'à laisser sa plume courir au hasard, pour faire plus néo-réaliste que les thuriféraires du mouvement. Elle l'aurait inventé, ce mouvement, s'il n'avait pas existé. Telle est, du moins, l'impression que nous donne la lecture du *Désaimé*, dernier roman de l'auteur (Editions de l'Abbaye du Livre, Lausanne).

Parce que les grandes analyses psychologiques apparaissent à certains artificielles, trop voulues, alors que l'existence de tous les hommes se réduit à une suite de gestes désarticulés, de dialogues de sourds où chacun parle pour soi plus que pour l'autre, les néo-réalistes ont décidé

de rejeter toute construction, tout plan, tout esprit logique, enchantés de mettre les événements sur un seul pied et les personnages sur la même ligne que les objets, que les animaux, que les choses. En fait de syntaxe, la concordance des temps et l'emploi ordinaire des personnes deviennent inutiles. Va comme le vent te pousse, discours au hasard, présente les personnages selon la fantaisie du moment, rejette surtout le type, le héros central, et tu donneras l'image de la vie, le vrai réalisme.

Toute l'action du *Désaimé*, si l'on peut parler d'action là où il ne se passe rien, se déroule dans une brasserie, autour du bar, en un coin de Paris. Imaginez le nombre de personnes qui y paraissent en un seul jour, avec leurs petites misères, leurs grands soucis, leurs folles haines, leurs vices, leurs amours, le tout à peine esquissé, et vous avez l'essentiel. Si le lecteur possède le don de la patience, il collaborera, il fera exister réellement ce qui existe si peu. De là ces effets profonds, ces émotions subtiles et le sentiment d'une intensité d'existence extraordinaire. Ce monde de larves finit par fourmiller.

Malheureusement, en l'absence de plan, il n'y a plus de raison de ne pas continuer indéfiniment. Si l'on ne choisit pas, il ne reste qu'à jeter sur le papier n'importe quoi ; ce sera toujours possible. D'où la nécessité, pour les auteurs, de finir „en queue de poisson”, par un dénouement d'une gratuité absolue. Le procédé, la recette dont parlait Julien Gracq, sont en vue. On a l'impression désagréable que tous ces auteurs se ressemblent et que leurs livres apparaissent comme autant de simples variations sur un thème connu.

Clarisse Francillon, heureusement, s'est souvenue qu'elle était romancière-née et que la psychologie n'est point morte, quoi qu'on en dise. La psychologie continue à régir nos actes, même dans le subconscient. Et voilà pourquoi l'auteur a créé un personnage central, toujours présent, tantôt à la première, tantôt à la troisième personne. C'est une jeune fille étrange, révoltée, amoureuse d'une ombre, qui, devant la nécessité d'un dénouement, essaie, avec un grand naturel, d'étrangler une amie. Elle ne réussit pas et s'enfuit dans la rue :

« Parce que cela n'en valait pas la peine...

« Puis j'ai marché à travers le jardin dans la direction du métro qui est celle de la mansarde de Pauline, de la chambre de Daniel, de celle de Ninou. A longues foulées, tournant le dos à l'Amiral-Bar, à l'horloge du carrefour, aux acacias de l'avenue, à la cabane du sel, à la station Glacière-Blanqui et à mon bonheur d'un soir.

« A dix-sept ans, une apprentie de bureau peut se débrouiller.

« Aurais-je dû m'en aviser plus tôt ? »

Ce roman finit par émouvoir.

* * *

Peu riche en œuvres romanesques, cette année 1961 a eu son contingent de poésie. La poésie est une chose admirable et supérieure, mais elle exige, pour durer, une telle perfection qu'elle meurt souvent trop tôt. Ainsi s'expliquent beaucoup d'essais sans lendemain.

M. Hughes Richard est jeune et vibre d'enthousiasme pour la poésie. Fidèle aux impératifs de son âge et parce qu'il est bien né, il appelle l'amour, l'attend, le salue et s'en enchante. Libéré alors des tristesses de l'adolescence, ces tristesses faites autant d'inquiétude vague et sans cause que de malheur vrai, il se sent prêt à partir pour la grande aventure de la vie, pour le bonheur, ce bonheur qui postule d'abord l'adieu à l'enfance, puis une seconde naissance, la naissance à la bien-aimée :

« je te vois
tu surgis comme un toit
derrière la chevelure du brouillard
tu viens et dans tes bras ouverts
tu tiens toutes les promesses de l'été. »

Un jeune homme ordinaire goûterait en silence ce bonheur enfin conquis ; un romancier analyserait ses émois, ses déceptions, ses joies brutales ou timides, ses interrogatoires, ses doutes. Poète et poète moderne de goût et de technique, M. Hughes Richard va procéder à la décantation, à la transposition de son expérience amoureuse, avant de terminer par l'apothéose ou, si l'on préfère, par l'invocation. Il le fait avec habileté, trop d'habileté quelquefois, puisque l'on songe au procédé. Une telle restriction admise, il ne reste qu'à louer. Hughes Richard renouvelle réellement le thème de l'amoureux ému et ébloui. Il a de petites réussites délicieuses :

« tu fais l'été quand tu veux
et sans ouvrir les yeux
un simple geste de tes mains
délivre le soleil
tu es l'air la terre où le blé mûrit
tu es la mer où naissent les orages
et l'eau comme un verger de fruit. »

Puis voici le salut à la belle des belles :

« plus dépouillée qu'un miroir
belle à saigner d'amour
et confiante à vieillir
tu rêves les yeux ouverts
tu fais les gestes de l'innocente
perdue dans son soleil. »

La transposition est achevée ; présente ou absente, la bien-aimée vit dans le cœur du poète :

« tu m'appris à donner
tu m'appris comment aimer
pour creuser heure après heure
la vallée humaine de nos pensées
pour élever jour après jour
la maison de notre amour. »

Et c'est l'heure d'exalter la joie de cet amour :

« je nais de tes mains familier dans le cœur de chacun
je nais de tes sources innombrables de tes visages sans fin
comme une foule immense qui nous unit puis nous éloigne
mais où les yeux fermés nous nous reconnaissons. »

A ceux qui aiment la poésie en elle-même et l'art en lui-même, sans nul souci des techniques classiques ou modernes, nous recommandons *Le Soleil délivré* (Editions Rencontre, Lausanne).

* * *

Jurassien de Genève, poète aux goûts modernes lui aussi, M. Roland Brachetto cultive la poésie comme d'autres pratiquent la peinture : ni trop réaliste dans le figuratif, ni trop abstrait dans l'indéterminé. Le résultat se fait charmant souvent et l'on comprend que l'Université de Genève ait tenu à couronner *Ce silence dans moi* (Editions Jeune Poésie, Genève), troisième plaquette de Roland Brachetto. Les bois d'Elisabeth Richterich concourent à la réussite de ce petit livre.

Brachetto croit au rythme plus qu'à la rime, au heurt des images plus qu'à leur ordre logique. Il lui arrive alors, par un bonheur de langage et d'inspiration, de plonger le lecteur dans un songe inattendu, où les symboles se mêlent en un tohu-bohu puissant, comme si nous nous retrouvions à l'heure du chaos primitif et créateur. Emu ou savant (ou les deux à la fois), Brachetto semble un tempérament ardent, doté d'une imagination féconde. Une image chasse l'autre et, tout à coup, l'audace se fait payante. Le poète rapproche subtilement le concret et l'abstrait. C'est bien de temps en temps :

« Le jardin suspendu aux cheveux du soleil
mollement balancé vogue vers mon oubli...
Le ciel se boit par les yeux par la bouche
à travers un filet de silence et d'insectes. »

Il y aurait danger à transformer cela en procédé, comme l'ont fait quelques-uns. Adieu le charme poétique alors ! Brachetto évitera

l'écueil. Il goûte trop la poésie des choses pour la renier. Son *Vieux Bâle* le prouve :

« Sentir vieux Bâle ton silence poudroyer
sous les pores de chaque pierre
est chose facile quand l'or du soir vient mordre
une dernière fois ta chair...
Dirons-nous la moiteur des murs tourmentés
la musique du moulin de l'usure
l'écoulement des dernières vanités ? »

Bel essai de renouveau dans l'inspiration et dans la forme !

* * *

Jurassien lui aussi, mais de France, M. Robert Fernier consacre sa richesse poétique au Doubs, ce fleuve capricieux qui est aussi notre fleuve. Il le fait en prose spirituelle, mêle la légende à l'histoire, les illustrations aux photographies, et le tout se tient très bien. Le lecteur savoure un texte dense, de la pure tradition gauloise. Puis, fermant le livre *Le Doubs*, par Robert Fernier (Editions Glauser-Oderbolz, Le Locle), il se retrouve plus amoureux, s'il est possible, de notre Jura et du charme d'une nature simple, pittoresque, à notre mesure. Et vivent nos ancêtres, les Séquanes, qui nous donnèrent, selon Fernier, un caractère et des qualités qui en valent d'autres !

* * *

Quoiqu'il vienne du Valais, M. Marcel Michelet a vécu si longtemps dans notre douce Ajoie qu'il est aussi des nôtres. Essayiste, romancier, biographe, dramaturge, il mérite surtout le nom de poète. Le lyrisme est son domaine, un lyrisme de bon aloi qui excelle à mêler l'intelligence et la sensibilité en un dosage juste et enchanteur, reconnaissons-le ! Ses recueils de poèmes, *Trois couronnes de roses*, *Madeleine* et *Psaumes* ne sont pas les seuls à manifester ce don. Même une œuvre biographique comme *Dieu sur les Montagnes* abonde en passages d'un lyrisme émouvant.

Avec *Accords et Dissonances* (Editions Saint-Paul, Fribourg), Marcel Michelet donne, pour ainsi dire, la quintessence de son art. Il y fait dialoguer les deux « moi » que chacun porte en soi. Nietzsche, lui, parlait à son cœur, mais c'est la même chose. L'essentiel reste de se libérer d'une manière ou d'une autre de toutes sortes d'inhibitions et de toutes sortes de doutes que la vie nous apporte et nous impose. Besoin plus impérieux encore, lorsque, comme Marcel Michelet, l'on se sent chrétien de la tête au pied, un chrétien sincère, profond, actif, et que le drame pascalien est tout proche ! Grâce à son don de poésie, Michelet

se libère par le chant : le cantique succède au dialogue, le vers rimé et rythmé à la prose mélodieuse :

« Et les fleurs passeront dans la rivière Allaine
Emportant votre rêve en un dernier adieu ;
Alors elle saura, ton âme châtelaine,
Que le sommet de l'homme est l'absence de Dieu. »

Je cite cette strophe parce qu'elle contient un souvenir des Fêtes-Dieu de Porrentruy.

Dans le *Pain et la Moisson* et, surtout, dans *Pentecôte*, le poète chante de vrais airs de grand opéra. Il me semble alors posséder la puissance d'évocation et d'images d'un Claudel, avec cette différence toutefois — et elle est de taille — que, chez Michelet, il n'y a pas de place pour le factice et le gratuit. Celui-ci pratique journallement la Bible et les Cantiques sacrés. Il en fait sa nourriture, il en vit. Et il en résulte cette merveille que les mots et les noms antiques arrivent, sur ses lèvres, lourds de sens mystique et d'autant plus spontanément qu'ils font partie d'un vocabulaire quotidien. D'où ce naturel des symboles :

« C'est d'en haut que la toison immense des moissons et des fruits attend comme le voile de Gédéon sa rosée transparente... »

D'où cette facilité prodigieuse à passer du rythme biblique au rythme de l'enfance vécue :

« Il faut que je chante le pain comme il faut que le torrent
descende de la montagne.

Chante, mon cœur, sans mesure, puisque l'amour n'a
point d'entrave,

Chante le blé de mon pays d'une mesure entendue de
toi seul,

Chante le cantique du pain, la seule poésie qui fait vivre
jusqu'à mourir ! »

* * *

Beaucoup, les poétereaux de préférence, se plaisent à opposer la littérature d'imagination à celle de l'analyse. Les tenants de cette dernière seraient démunis de sensibilité, de pouvoir créateur, et se contenteraient de mettre en œuvre leur seule intelligence. En somme, une sorte de mathématique appliquée !

De fait, beaucoup d'universitaires, selon le terme aimé, semblent priser peu le sentiment et considérer l'analyse logique et l'explication de texte comme le *nec plus ultra* de la littérature. Ils ont tort, mais appartiennent-ils réellement à la littérature ?

L'exemple des Sartre, des Camus et de tant d'autres, condamne ces cloisons étanches. Et nous savons par Goethe que les grands poètes cultivent aussi et surtout la pensée et l'intelligence. Telle biographie,

tel essai manifestent le talent universel de leurs auteurs, imagination et sensibilité comprises.

Ceci en guise d'introduction à la critique de quelques volumes qui viennent d'honorer nos lettres jurassiennes !

M. Jacques Savarit n'est pas des nôtres, mais le destin l'a fait des nôtres : il enseigne à l'Ecole cantonale de Porrentruy. Cet intellectuel français nous est arrivé muni d'un bagage classico-moderne de haut carat. Il maîtrise la pensée anglaise aussi bien que la française, et je ne dis rien de l'italienne. Magnifique point de départ pour qui veut tenter la grande aventure de la résurrection et de la mise au point définitive d'un génie et d'une œuvre uniques en leur genre ! Le génie traité par Savarit fut l'Italo-anglais Dante-Gabriel Rossetti, dont l'œuvre peut être considérée en avance d'un siècle sur les productions les plus réputées du surréalisme.

Nous avons dit ailleurs ce que nous pensons des *Tendances mystiques et ésotériques chez Dante-Gabriel Rossetti* (Editions Didier, Paris, préface de François Fosca, avec une lettre-frontispice d'André Maurois, de l'Académie française, voir plus bas, pages 223 et 224).

Qu'il nous suffise d'ajouter que notre Commission littéraire a été heureuse et fière d'apprendre que, à son tour, l'Académie française avait honoré ce livre du prix triennal de critique dit « prix Emile Faguet ». Les qualités si manifestes de l'écrivain Savarit, richesse verbale, goût du rare, subtilité de l'approche et de l'explication, don de revivre en pensée l'expérience raffinée d'un autre, connaissance scientifique, ont trouvé ainsi une confirmation officielle des plus hautes. Salut à qui de droit !

* * *

M. Auguste Viatte me fait penser à un autre Jurassien, Fernand Gigon. Tous deux parcourent le monde avec une désinvolture complète et tous deux réapparaissent, de temps en temps, aussi naturels et aussi peu étonnés que s'ils rentraient de Fontenais à Porrentruy. La comparaison s'arrête là.

Alors que Fernand Gigon représente le „reporter” type, qui court d'instinct au fait divers caractéristique et dont le style s'adapte à un large public international, M. Auguste Viatte se veut „universitaire” jusqu'au bout des ongles. Nous savons que, du Canada, il s'en est revenu à Nancy, et qu'il enseigne, aujourd'hui, à l'Ecole polytechnique fédérale de Zurich. Mais les voyages l'ont marqué et il ne sera jamais, Dieu soit loué ! l'universitaire scientifique qui décortique un texte de Racine comme un boucher désosse une cuisse de mouton. Il lui faut de l'air, encore de l'air, et l'Amérique, pour ne rien dire de Paris, l'occupe autant que les bords de la Limmat.

Il connaît à la perfection cette Amérique et son immense continent. Il sait sa littérature, disons ses littératures, par cœur. Nul ne pouvait

donc, mieux que lui, écrire, pour la collection *Vues chrétiennes sur...* de Flammarion, le livre intitulé *Les Etats-Unis* (Paris, 1962).

Impossible de récapituler, en quelques lignes, la vaste somme de documents vivants accumulés ici par l'auteur ! Aussi bien notre ambition n'y vise-t-elle pas. On a tant écrit sur les Etats-Unis ! Nous en avons tant lu, tant ouï ! Le moindre lycéen que le hasard ou la chance a amené, ne fût-ce que pour un mois, de l'autre côté de l'Océan, éprouve le besoin de dire les mots définitifs sur ce peuple envoûtant et énervant. Ces Américains sont partout et, qu'on le veuille ou non, ils ont coutume d'être là quand ils sont là. Nul besoin d'avoir souffert de leur présence durant des années, à Pigalle, pour le savoir et bien le savoir. Les Américains ont une manière plutôt cavalière de s'imposer et, surtout, d'imposer leur dollar. Notre vieille Europe, habituée à son quant-à-soi, ne prise pas toujours avec assez d'enthousiasme ces manières directes et brusques.

Suffit-il alors de fermer les yeux, ses volets, et de répéter : « Non et encore Non » ? L'Amérique ne se laisse pas méconnaître et néantiser. Il faut en prendre son parti et regarder ce problème en face. Car il y a problème. Ce sera le mérite de M. Viatte de n'avoir rien éludé et de tout présenter et de tout juger, du dedans et du dehors, sans haine, avec assez d'amour et beaucoup d'humour. Ce sera son mérite de nous avoir montré un peuple sympathique, somme toute, et très désireux de l'être et de le paraître. Mais il importe d'établir des distinctions d'origine et de tendances. La civilisation de masse préconisée et voulue par les descendants des pionniers ressemble étrangement à celle préconisée et voulue par les Soviets. Elle aboutit au culte de l'efficacité, au triomphe, souvent brutal, de la banque et de l'industrie. Ce sera le mérite de M. Viatte d'avoir osé écrire : « Peut-être nous expliquerons-nous mieux ainsi pourquoi l'on tonne contre le « colonialisme » et non plus contre « l'impérialisme », depuis que leur optique règne sur le monde. Substitution révélatrice et peu justifiable : elle semblerait impliquer qu'une conquête sur des voisins mérite plus d'indulgence qu'une expansion lointaine, à moins de travestir le sens des mots comme on le fait lorsqu'on parle du « colonialisme » russe en Pologne ou en Hongrie ; elle oublie les aspects bienfaisants de la colonisation, et la protection que celle-ci a souvent apportée contre un joug plus proche et plus brutal. »

En d'autres termes, ôte-toi de là que je m'y mette ! Et nous savons ce que cela signifie en Algérie et au Congo. Félicitations à M. Viatte de l'avoir écrit dans un livre destiné autant aux Américains qu'aux Européens, à une époque où la presse internationale et la banque sont au service servile des Etats-Unis. Ce sera, enfin, l'honneur de M. Viatte de nous supplier, avec les intellectuels américains, de demeurer nous-mêmes et de continuer à croire à l'individu et à notre civilisation.

* * *

Depuis quelques années, les éditeurs de la « Bibliothèque jurassienne », à Delémont, travaillent à une collection luxueuse de forme et précieuse de fond. Leur intention est de ressortir tous les textes historiques concernant le passé du Jura, sans oublier, à l'occasion, les œuvres des vivants. Des volumes tels que *l'Histoire de l'ancienne Abbaye de Bellelay* et *l'Histoire de l'ancien Evêché de Bâle* attestent leur bon goût et leur souci de l'art.

Voici, dans la même collection, *l'Histoire de mon temps*, par Xavier Elsaesser, avec une préface et des annotations de Victor Erard, notre ardent et dévoué historien d'aujourd'hui :

« Riche de l'expérience des choses et des hommes, écrit Erard, Elsaesser excelle à rendre d'un mot ce mélange de comique et de tragique qu'offre la vie. Il allège et humanise en quelque sorte la matière historique, pour notre plus grand plaisir. »

Nous ajouterons que Xavier Elsaesser, en dépit de certaines faiblesses dues au politicien, mérite de l'admiration pour sa maîtrise de pensée et cette espèce de grandeur lointaine, mais non hautaine, avec laquelle il compare, relate et juge. Au milieu d'une narration, tel Montaigne, il s'arrête, sourit, cite un texte antique, souligne un trait, puis repart de plus belle à l'aventure. Le récit, décousu très souvent, n'en avance que mieux et voici que, au long des lignes, le lecteur revit peu à peu et combien profondément, le drame de notre peuple.

* * *

Les mêmes éditeurs de Delémont, mais dans des collections différentes, ont publié encore, cette année, *Du haut de ma potence*, d'Arthur Nicolet, et *Mes quatorze jours de prison*, de Léon Froidevaux.

Enthousiaste du Jura de ses pères, le merveilleux poète Nicolet, ancien légionnaire à l'imagination sonore de lumière et à la langue si pittoresque, s'était fait le chroniqueur du « Jura Libre » où, durant des mois, il distilla de petites fantaisies, burlesques souvent, lourdes de sens, qu'il intitulait : *Du haut de ma potence*. Il y avait son franc-parler et, à coup de mots fabriqués au hasard des rencontres, il vous décortiquait un problème ou vous étrillait un ci-devant d'une manière si cocasse que la méchanceté aboutissait à un éclat de rire.

Ce sont ces merveilles que les éditeurs du « Jura Libre » ont réunies en un fort beau volume, illustré par Paul Bovée, un autre Jurassien de regrettée mémoire. MM. Roland Béguelin et Jean Bühler ont ajouté deux textes de présentation. *Du haut de ma potence* mérite d'orner les bibliothèques jurassiennes et les bibliothèques tout court.

Tout le monde, dans le Jura, connaît Léon Froidevaux, le célèbre patriote de la première guerre mondiale. Condamné à la prison, à cette époque, pour avoir écrit des vérités très évidentes dans son journal de Moutier, Froidevaux eut l'idée, pour se justifier et se passer le temps,

d'employer cette retraite forcée à rédiger une sorte de mémoire. C'est ce texte que présente le « Jura Libre ».

Il n'y faut pas chercher le haut style ou des frémissements esthétiques. Ces pages se veulent véridiques, claires, puisque leur auteur, homme d'action, sert la vérité et la justice avant la beauté. Le lecteur jurassien sentira l'émotion le gagner à écouter cet enthousiaste du terroir crier son amour du Jura. Léon Froidevaux, que nous entendions nommer avec orgueil dans notre enfance, demeure comme l'émanation du courage civique et le défenseur de la propreté morale.

En une préface courte et précise, M. Roland Béguelin situe Froidevaux dans son temps et dans notre histoire.

* * *

Pour clore cette longue évocation, nous signalons la brochure de M. François Schaller, intitulée *L'humanisme marxiste et la réalité économique* (Edition de la Revue économique et sociale de Lausanne). Une telle étude relève moins de la littérature que du droit et de la science. Mais M. Schaller a le mérite de glisser des considérations philosophiques et humanistes dans ses thèses de commerce et d'économie. Son érudition est vaste, mais elle se montre trop. On la voudrait un peu plus décantée, plus dégagée de ses sources. Le texte y gagnerait en clarté. Cette analyse plaira aux spécialistes.

Charles Beuchat.

